

CHAPITRE I

ORIGINE DU MALAISE

A la lecture des oeuvres de Green, les lecteurs finissent par se rendre compte du fait que les personnages greeniens, les principaux aussi bien que les secondaires, viennent tout droit de l'univers de leur propre auteur. Cette idée amène une question curieuse : Est-ce que les romans greeniens vont jusqu'à être l'incarnation de la vie de leur auteur? Avant de s'enhardir à dire que les romans de cet écrivain sont tout simplement son autobiographie, les curieux analysent dans ses détails la vie personnelle de l'artiste. Son enfance en est une partie intéressante. Le public approuve alors l'idée que les oeuvres de Green sont vraiment influencées par sa propre vie. Selon WORDSWORTH, c'est même l'enfance qui produit l'oeuvre : l'enfant est le père de l'homme : nous voulons citer ainsi une parole de Sémolué qui déclare que son enfance fournit à Green un trésor éternel pour sa propre création : "Les peurs et les rêveries de l'enfance, ses joies et ses élans, voilà pour Green un trésor inépuisable, vers lequel il n'a cessé de revenir."¹ Certains oeuvres greeniennes se présentent

¹Jean Sémolué, Lire Aujourd'hui Moïra de Julien Green (Paris : Classique Hachette, 1976), p. 4.

comme des voyages intérieurs à la recherche de soi-même.²
 Green accepte lui-même bravement que la quasi totalité
 de ce qu'il écrit provient de son enfance. Il a en outre
 avoué franchement que ses romans pouvaient même être
 son autobiographie : "Il faut que j'écrive mes romans et
 mes pièces pour découvrir ce qui se passe en moi."

(24 août 1953)³

La ressemblance entre la vie des personnages
 greeniens et celle de l'écrivain fait qu'il existe de
 nombreux critiques à se prêter à la psychanalyse pour
 étudier les créations de Green. **Adrienne Mesurat** est un
 roman de Green que choisissent les critiques passionnés
 de psychanalyse pour attaquer son auteur. Ils sont
 assez audacieux pour dire qu'Adrienne n'est autre que
 la renaissance de Green dans son oeuvre. Adrienne
 Mesurat c'est Green comme Emma Bovary c'est Flaubert. Or
 Green est tout à fait opposé à cette idée. Il refuse
 totalement la remarque. Et nous avons son témoignage
 pour montrer son refus :

²George Décote, *Histoire de la littérature française*
 XX 1900-1950 (Paris : Hatier, 1991), p. 179.

³Jean Sémolué, *Julien Green ou l'Obsession du Mal*
 (Paris : Centurion, 1964), p. 16.

Je me persuadai sans peine que je n'étais pas du tout Adrienne Mesurat. On avait simplement repris pour l'appliquer en changeant le nom le mot de Flaubert sur Madame Bovary. Libre à vous Flaubert, de vous prendre pour Emma Bovary, moi je me refusai à ses travestissements bizarres.⁴

Green, lui-même, a dit lugubrement que son père avait compris que tout ce qu'avaient dit les psychanalystes était correct. Quelques semaines avant sa mort, M. Green a eu l'occasion de lire ce roman. Il l'a terminé et a déclaré en absence de Green, avec un sourire un peu crispé : "Evidemment, c'est moi le père Mesurat."⁵

Il faut maintenant ajouter, pour nuancer le conflit entre psychanalystes et Green, que l'auteur ne se contente de ces idées répandues à son sujet par des psychanalystes hardis. Il refuse bien sûr. Par rapport à son père, Green n'a d'ailleurs pas de difficulté pour communiquer. M. Green lui laisse l'entière liberté dans ses allées et venues dans Paris. Il lui dit seulement :

⁴Julien Green, *Adrienne Mesurat* (Paris : Editions du Seuil, 1986), p. 19.

⁵Ibid.

"Sois prudent si tu ne peux pas être sage."⁶ Tout cela peut suffir en soi pour dire que Green n'est vraiment pas Adrienne. En plus, il nous semble que Green est mécontent contre ceux qui croient qu'il suit le sillage de Freud. Il se défend bien en disant qu'il ne lui est guère nécessaire de lire et de copier des livres psychanalytiques avant de se plonger dans sa propre écriture. La citation ci-dessous correspond aux paroles de Green :

Selon mes vues d'alors, il fallait réinventer la vie. Créer n'était pas autre chose. Tout devait sortir de ma tête. Défense de regarder autour du soi. La vie écrivait son roman, je n'avais pas le droit de me pencher par dessus son épaule, de copier (. . .)⁷

Green aime à répéter que sa méthode d'écriture est automatique. Oui, il revient de temps à autre à la source que constitue son enfance; il se sert aussi de sa propre imagination. De toute façon, il met à l'écart les complexes freudiens dont, dit-il, l'intention de sincérité est douteuse. Tout ce que Green glisse dans ses romans, c'est simplement son expérience mêlée de

⁶Green, Adrienne Mesurat, p. 22.

⁷Ibid., p. 14.

l'imagination qui lui est propre.

Tout ce dont nous avons parlé ci-dessus montre que notre but consiste à savoir en quoi les romans de Green ont pour source l'autobiographie de leur auteur. Nous avons également un peu mentionné le fait que Green a été attaqué par les psychanalystes et qu'il n'est pas d'accord avec eux ; nous espérons seulement par là que nos lecteurs ne prendront pas Green pour un psychanalyste. Reste une dernière remarque de notre part sans quoi notre travail atteindrait peut-être encore imparfaitement sa cible : des oeuvres de Green baignent dans le malaise. Or chercher l'origine de ses romans, c'est aussi chercher l'origine du malaise.

1. Origine extérieure

Green a maintes fois déclaré que tout ce qu'il écrivait était directement venu de son enfance⁸ ; nous voudrions alors consacrer cette première partie de notre premier chapitre à étudier les débuts de Green pour que ce soit un prélude à l'analyse de ses oeuvres, et du malaise. Nous citons une remarque tirée d'une

⁸Sémolué, Julien Green ou l'Obsession du Mal, p. 16.

interview qu'il a donnée à 51 ans pour prouver que tous les problèmes psychologiques qu'il a rencontrés à huit ans existent toujours en lui-même à l'âge de 51 ans. Avec la citation ci-dessous, nous affirmons que les expériences constituent la matière première de ses oeuvres :

Je me retrouve en présence de ces mêmes problèmes que m'agitaient à huit ans. La vague s'enfle, roule et déferle, puis elle se reforme et vient à nouveau se briser sur la grève, au même endroit." (le 1^{er} janvier 1951)⁹

Sans parler d'autres livres de critiques affirmant que Green a pris modèle sur son propre univers pour parler du malaise dans ses oeuvres, nous avons découvert que Green a récemment révélé dans une interview à *Paris Match* datant d'avril 1993 que ses romans, en effet, c'est son histoire :

Dans mes romans, j'ai écrit mon histoire sans le savoir. Celle d'un homme désireux d'apprendre qui il était, même si je crois l'avoir su dès le début. J'ai vécu déchiré à un point que personne ne peut

⁹Sémolué, *Julien Green ou l'Obsession du Mal*,

imaginer. J'aspirais à m'évader, à m'élever vers Dieu et, en même temps, je me trouvais irrésistiblement attiré par l'envie charnelle. Le conflit de l'esprit et du corps a été ma grande préoccupation.¹⁰

Ajoutées à des citations, les confessions de Green sont là non seulement pour montrer que sa propre vie n'est autre que le résultat de son travail mais aussi pour montrer que Green, vivait déjà depuis longtemps dans un univers de malaise. Et c'est son malaise même qui influencera ses oeuvres. Pourtant, Green n'a pas utilisé directement le terme de "malaise" pour sa vie ; il a par contre parlé de ses souffrances. il y a dans une autre partie de son interview dans **Paris-Match**, où Green déclare que son écriture lui fournissait du bonheur. Ce bonheur le fait vivre et ce qui est le plus important est qu'il sait apaiser ses souffrances :

Mais il est vrai que l'écriture m'a permis, à des moments importants de mon existence, de ne pas chavirer au milieu du fleuve. Elle m'a aidé à trouver, sinon à rétablir, un équilibre. Elle a apaisé mes

¹⁰Henry-Jean Servat, "J'ai vécu déchiré à un point que personne ne peut imaginer," **Paris-Match** 2288 (Avril 1993) : 32.

souffrances.¹¹

Mais pour revenir à l'origine du malaise de la vie de l'écrivain, il nous est d'abord inévitable de prêter attention à l'environnement qui l'entourait. En ce qui concerne ses relations avec sa famille, Green est un enfant heureux et très protégé. Malheureusement, lorsque la mort lui prend sa mère, il doit sortir brutalement de son paradis. Il reste donc au centre d'une tempête de sentiments hostiles, qui deviennent plus tard la matière même de ses livres.¹² L'enfant de 14 ans qui, jadis, suivait sa mère pas à pas, se sent complètement perdu sans celle-ci. Il se sent seul au monde et se met à douter de la stabilité de la vie. L'idée de la mort le hante.

Pour mieux comprendre la vision du monde de l'auteur, nous devons avoir encore recours à d'autres éléments que la disparition de sa mère pour saisir l'origine du malaise dans la vie de l'auteur ; il y a

¹¹Servat, "J'ai vécu déchiré à un point que personne ne peut imaginer," *Paris-Match* 2288 (Avril 1993): 32.

¹²Décote, *Histoire de la littérature française XX 1900-1950*, p. 71.

aussi l'influence des gens de son entourage. Sa mère, de la part de laquelle il reçoit la connaissance de la chrétienté et ses soeurs, de la part desquelles il se fait toujours braconté des histoires d'esprits, nous serviront de sujets d'analyse. Nous pourrons alors parler des effets qui s'en suivent dans la partie suivante.

1.1 Vie et vision de l'auteur

Pour comprendre la vision propre à Green, il nous est préférable de retourner à son enfance qui se représente le support premier de son malaise, lui-même stimulant son imagination.

L'enfant est né avec le siècle en 1900, à Paris, de parents américains. Cet enfant, à vrai dire, heureux, a de saints parents et des soeurs qui, elles aussi, sont promptes à le choyer. Du coup, Green est un enfant faible. C'est-à-dire qu'il a peu de courage. Il a peur d'être seul, et surtout d'être loin de la vue de sa mère. Il la suit de partout et le comble de "I love you." Son caractère pensif et imaginatif le contraint à craindre le noir où glisse l'horreur. Un jour à l'âge de six ans, l'enfant se réveille en sursaut et demande sur son lit à sa mère : "Maman, est-ce que je suis sauvé?" (Am I saved?)¹³

Du fait que Green est un enfant qui ne s'éloigne jamais de la vue de sa mère, il lui semble que ses relations avec les autres, y compris son père et ses soeurs, sont sans vigueur. Sa mère est tout pour lui dans ce monde. Il lui donne à elle seule la permission de le toucher. Il ressent du dégoût lorsque quelqu'un d'autre frôle son corps. Il le révèle dans son roman autobiographique : "Qu'au lycée un camarade me touchât le genou ou le coude, j'éprouvais aussitôt une gêne et, (. . .)"¹⁴

En plus de cela, Green éprouve du dégoût aussi pour l'haleine des autres, ce qu'il a révélé dans son roman autobiographique *Mille chemins ouverts* où il dit qu'il ne s'asseyait jamais à la place qu'un autre venait de quitter car celui-ci avait laissé la chaleur de son corps. Green agit ainsi car la chaleur d'autres corps lui cause un malaise. Cette bizarrerie morbide exprime nettement le caractère particulier de cet écrivain. Et, se signifiant qu'il soit, le terme de malaise reste l'apanage de Green car c'est le terme que l'on verra surgir en priorité dans ses romans. La citation ci-dessous

¹³Julien Green, *Partir avant le jour* (Paris : Librairie Plon, 1972), p. 26.

¹⁴Ibid., p. 123.

soutient l'idée que Green éprouve de la répugnance au contact de toute autre personne que sa mère : "Plus particulier, je crois, était le malaise que me causait le contact même fugitif ou fortuit de toute autre personne que ma mère."¹⁵

Une autre disposition particulière, narcissique, explique l'attitude de Green. Il est narcissique par excellence. Il se passionne pour son corps. Il aime se contempler et embrasser son propre visage dans les miroirs après avoir ôté tous ses vêtements. Bien que la nudité reste scandaleuse par rapport au problème de la pureté, Green, en s'observant, redoute de se transformer en un jeune homme dont le corps, comparé à celui de l'enfant qu'il est encore, sera laid.

Etant donné son caractère égocentrique, Green se sent seul dès son enfance. En réalité, il a le désir d'être comme les autres enfants, de faire comme eux et de leur ressembler. Malgré cela, il demeure constamment seul.

Lorsque sa mère disparaît, Green, à l'âge de 14 ans ; et comme de coutume, il n'a pas de rapport avec

¹⁵Green, Partir avant le jour, p. 123.

autrui en dehors de sa mère, il s'assombrit de mal en pire et tombe dans une mélancolie pesante. D'habitude, Green était déjà mélancolique et seul. Il vivait dans une solitude morale. A partir de ce moment-là, moment de la disparition éternelle de sa mère, il se sent tomber dans le vide, dans l'instabilité du monde terrestre.

Les années passent et l'enfant qui est en train de se transformer en adolescent et puis en jeune homme connaît de plus en plus la solitude. Il a de moins en moins confiance dans le monde. Lorsqu'il s'engage dans la guerre comme jeune ambulancier de la croix rouge, une crainte panique du monde s'installe en lui. Nous avons une révélation de Green sur la crainte du monde comme la citation ci-dessous :

Une crainte panique de la terre de tout le royaume de ce monde, de l'humanité. J'eus l'impression que je venais d'être séparé de moi-même, de toute confiance en l'avenir, de toute joie, et la pensée que tout était perdu se loge en moi comme un ennemi occupe une place qui vient de se rendre. Le monde est le domaine du malheur et du mal (. . .)¹⁶

¹⁶Sémolué, Julien Green ou l'Obsession du Mal, p.127.

Finalement, Green s'enfonce dans l'angoisse du monde. L'angoisse de vivre dans ce monde. L'angoisse devant le mal du monde. C'est à cause de la crainte du monde qui lui procure cette angoisse épouvantable. Et c'est cette même angoisse qui se montrera dans les caractères de ses personnages. Angoisse qui devient l'ombre poursuivant Green à jamais.

1.2 Mère et religion

Une des causes dominantes qui provoque le malaise profond de Green et qu'il doit tout à sa mère-poule, Mme Green. Toutes les croyances de la chrétienté et toutes les règles de la pureté sont ancrées dans la mémoire de l'enfant. Et cela développe la hantise de malaise à propos du péché commis. En réalité, Green a un lien plus étroit avec sa mère. Auprès de son fils, M. Green reste tout à fait distant. Il ne lui adresse jamais une parole pour corriger ses conduites. Même après la mort de Mme Green, M. Green lui laisse toute la liberté qu'il souhaite avoir. Aucun reproche ne sort de la bouche de ce père, un "saint", alors que l'adolescent est sans travail. C'est pour cela que Green et son père considèrent l'un l'autre à peu près comme deux étrangers.

Green considère, au contraire, sa mère comme tout pour soi. Bien qu'elle vive avec lui pendant une courte

période de quatorze ans, elle lui enseigne tout. Toutes les attitudes et les idées héritées descendent de sa mère. Elle le comble de ses visions et de ses pensées. Un jour, sa mère lui parle de la mort de son oncle, qui, a été emporté par une maladie causée par ses relations sexuelles avec une femme, dans le but de garder son enfant loin de cette effroyable maladie honteuse. Green se met alors à connaître pour la première fois la phobie des maladies inconnues. L'horreur lui monte à la tête :

Tu dois savoir. Une femme s'est éprise de lui. Est-ce que tu comprends? On ne savait pas qu'ils se voyaient. A cause d'elle, à cause de cette femme, entends-tu, il est tombé malade. On n'a pas pu le sauver. Il est mort tout jeune. (Partir avant le jour p. 209)¹⁷

La phobie de cette maladie redoutable reste pour Green source de l'image contagieuse qui se resurgira plus tard dans ses romans. Dans **Adrienne Mesurat**, l'héroïne qui porte le même nom que le titre du roman a une peur morbide de sa soeur Germaine qu'elle croit être porteuse d'une maladie contagieuse.

Revenons encore au cas du rapport entre Green et

¹⁷Sémolué, Julien Green ou l'Obsession du Mal, p.23.

sa mère. Mme Green imprègne constamment dans les attitudes de son fils des idées chrétiennes. Elle lui lit la Bible tous les soirs. A d'autres moments elle lui fait lire en plus quelques parties. Les phrases sacrées que l'enfant a prononcées dans son livre pieux conformément à l'intention de sa mère qui veut corriger sa façon d'articuler son anglais, se logent à jamais dans sa mémoire. Toute l'instruction religieuse et tous les interdits que sa mère lui donne afin que Green soit un enfant sage et pur deviennent une obsession du mal qui hante l'enfant à tout jamais. L'obsession du corps et de la pureté se montrent comme des exemples de l'héritage abstrait transmis par la mère à son enfant. Green, à l'âge de 5 ans, s'étendait sur son lit en posant sa main sur son sexe. Quand sa mère est entrée voir la scène, elle a quitté la chambre et est revenue, le couteau brandi en le menaçant : "I'll cut it off." Un autre exemple des interdits du puritanisme se révèle lorsque Mme Green est en train de laver son fils, elle murmurait sur le ton de quelqu'un qui parle tout seul : "Oh! que c'est donc laid."¹⁸ et elle tourna sa tête avec une sorte de frisson. Ce murmure fait rougir le garçon. La nudité devient, pour Green, une chose impure. Les problèmes de nudité et de pureté passent et repassent

¹⁸Green, Partir avant le jour, p. 80.

dans l'esprit de Green avec la hantise du mal. Tous ces interdits moraux dont sa mère le comble servent à écarter Green du mal. Elle répète à maintes reprises à son fils la phrase : "Dieu te regarde à tous les moments et à tous les endroits."

L'influence religieuse chez Green est décrite dans son entretien dans le *Paris Match* du 1^{er} avril 1993. Green a exprimé sans manière que sa mère en bonne protestante, lui a inculqué le souci constant de la recherche de Dieu.

En dehors de toutes les croyances en Dieu, Mme Green a aussi exercé une autre influence sur son fils. Notons qu'à l'heure où l'ombre de la mort couvre son corps, elle quitte sa famille et son fils en lui laissant une morne image de son corps sans haleine. Cette image et l'ambiance angoissante du moment de cette mort seront décrits dans des romans de Green : bon passage de la vie de l'auteur à ses romans à travers le thème de la religion. Le moment qui suit le suicide de Blanche, la mère d'Elisabeth, l'héroïne de *Minuit*, en est un bon exemple. Quand la mort que provoque le suicide arrache Blanche à sa fille, Elisabeth s'assombrit.

Il est à constater qu'il y a quelque chose en commun entre Green et toutes les héroïnes de ses romans.

La plupart des filles qui sont des protagonistes des histoires ont toutes perdu leur mère. Et c'est pour cette raison, la raison de l'absence d'une mère, que se crée un sentiment de manque et une angoisse de vivre.

L'obsession de la mort que Green a acquise devant le corps de sa mère le poursuit. Elle devient donc, lors de son apparition dans tous les romans greeniens, la peur insupportable qui fait que les personnages songent à leur propre mort. La prédestination de la mort apparaît dans toutes les oeuvres de Green. La citation ci-dessous correspond aux paroles de Green concernant sa phobie de la mort :

En y réfléchissant, j'ai constaté que la plus importante de mes phobies, et la plus persécutable, est celle de la mort. Elle est dans tous mes livres.
(24 décembre 1932)¹⁹

A part l'influence de sa mère, d'autres personnages comme par exemple ses soeurs ont aussi un rôle important.

¹⁹Sémolué, Julien Green ou l'Obsession du Mal,
p. 26.

1.3 Soeurs et demeure

Toutes les influences qui réapparaissent dans les oeuvres de Green ne proviennent pas seulement de son propre caractère et de l'influence de sa mère mais aussi de celle de ses soeurs qui l'entouraient quand il était petit.

Etant donné que les parents de Green avaient quitté leur pays natal, le Sud des Etats-Unis, pour s'installer en France, ils devaient s'adapter à leur nouvelle vie. Dans le logement nouvellement habité, les enfants : les soeurs de Green parlaient de la présence d'esprits, et cela fort souvent :

(. . .) surtout, ses diablasses de filles décelaient la présence, dans tous les logis nouvellement habités, "Une tête de femme se promène dans la chambre d'Eléanor", assurait l'une, ou bien avec une feinte indifférence, Lucy disait simplement, à la table du petit déjeuner : "Ils ont encore été terribles cette nuit (. . .)"²⁰

L'idée de la présence de quelque chose d'anormal

²⁰Julien Green, *Partir avant le jour*, p. 16.

dans la maison devient sujet quotidien de conversation lancé par les soeurs de Green. A force d'en entendre parler, Green se soumet à son tour à cette croyance. Par exemple, une fois, attiré par l'idée de vérifier ces dires, Green a le courage d'ouvrir la porte de la penderie qui se trouve dans la chambre de ses parents et, le coeur battant, le petit appelle le diable. Il se figurait alors, en effet, qu'il habitait là. Tout d'abord, il n'arrive rien. L'intérieur de la penderie est encore noir et l'on n'y distingue qu'une longue suite de vêtements pressés les uns contre les autres comme un défilé de gens sans têtes. L'enfant n'est pas encore satisfait ; il appelle encore une fois. Après son troisième appel, a lieu une chose inoubliable. Les vêtements bougent. Il recule doucement pour livrer passage à quelqu'un. Il n'attend pas la fin de la scène, Green se sauve en hurlant. Nous avons un extrait ci-dessous où Green a raconté cette expérience dans son roman autobiographique :

Ma mère dans les bras de qui je me réfugiais alors ne comprenait rien à mes cris, mais Eléanor et Mary, toutes spécialisées dans l'invisible, levaient des sourcils et disaient simplement : "Il a dû encore voir quelque chose." Or, je n'avais rien vu, sinon que les vêtements bougeaient et s'écartaient, mais à l'heure où j'écris ces lignes, je me souviens de

l'inexprimable horreur que me causait la noire présence à peine devinée.²¹

La peur morbide de l'enfant de ce qu'il appelle le noir lui provoque des cauchemars abominables. A partir de 1909, lorsque les Green louent une maison à Andrésey pour les grandes vacances, Mary, la soeur de Green doit jouer du piano pour encourager son frère à monter au premier étage, une bougie à la main. Ce sentiment de peur qui ronge le coeur de l'enfant réapparaîtra dans des épisodes de ses oeuvres liées à l'image obscure de l'escalier que monte le petit Green. Nous voulons montrer ici la scène où Green monte l'escalier à Andrésey :

lorsqu'il gagne, seul, sa chambre, une bougie à la main, fait connaissance avec l'épouvante. Une ombre fantastique, la sienne, l'accompagne sur le mur de l'escalier.²²

Ici, nous pouvons remarquer que l'idée de la peur se trouve associée à celle d'un escalier.

²¹ Green, *Partir avant le jour*, p. 16.

²² Robert de Saint Jean, *Julien Green par lui-même*, (Paris : Editions du Seuil, 1967, p. 19.

Jusqu'ici, nous pouvons nous rendre compte que la demeure et l'entourage de Green, ont tous une plus ou moins grande influence sur la peur de l'enfant moralement chétif.

2. Présentation des causes de malaise dans les trois romans

Selon la définition courante du malaise, on parle d'une sensation pénible souvent vague, d'un trouble dans les fonctions physiques. Et dans l'univers greenien, ce mot traduit l'angoisse totale des gens qui ne sont pas satisfaits de leurs conditions de vie. Cet énorme malaise ronge petit à petit les protagonistes et les poussent finalement vers les abîmes.

Or pour comprendre les causes majeures du malaise des personnages, il faut maintenant en étudier les éléments comme le milieu des personnages, la solitude et le rapport entre les personnages.

2.1 Milieu

Dans ses romans parus dans des premières années de son activité littéraire vers 1926, Green a peint la vie des gens dans les villages français. Le milieu où ils se trouvent est celui d'une petite bourgeoisie

provinciale. Une autre chose intéressante à noter est que leur vie est sans importance, sans joie et sans divertissements. C'est une vie ordinaire où l'on ne trouve pas d'événements extraordinaires. On dirait que c'est la vie calme et paisible d'habitants qui ne se distinguent pas dans leur façon de vivre. A cause de cette tranquillité médiocre, les gens sont toutefois sensibles à de nouvelles circonstances dans leur communauté. La mort de M. X ou l'emménagement d'un inconnu réveillera la curiosité des villageois d'un bout à l'autre de la ville.

Généralement, les personnages de Green dans ses premières périodes font partie de la classe de la petite bourgeoisie provinciale. Les membres de la famille mènent une vie assez monotone. Ils se trouvent la plupart de temps à la maison. Les divertissements sont rares. Nous pouvons constater aussi d'une certaine façon que les héros greeniens sont des filles ou des garçons. Leur jeunesse provoque un drame, soit encore elle se referme sur elle-même dans le désespoir d'être incompris. Pourtant, d'autres personnages, des femmes âgées, apparaissent aussi ; elles sont laides et viriles. Elles sont dures et masculines. Nous pouvons observer, par exemple, Mme Legras dans *Adrienne Mesurat* qui est une femme virile et physiquement encombrante. Mme Londe dans *Léviathan* est également grosse ; elle peut être

l'incarnation d'un monstre. Les trois tantes d'Elisabeth dans *Minuit* font penser à trois sorcières parla présence des atrocités. Tous ces traits physiques des femmes s'opposent totalement à celui d'un homme comme Serge qui est l'incarnation de la beauté. Nous pouvons remarquer en plus que la plupart des personnages greeniens refusent la vie réelle. Ils s'enferment dans leur propre monde intérieur. On peut analyser non seulement la bizarrerie des personnages, mais aussi l'étrangeté de la nature des personnages inquiétants. Ils sont tous des solitaires.

Dans *Adrienne Mesurat*, c'est une longue suffocation morale.²³ Adrienne, l'héroïne, vit dans un milieu où règne une monotonie totale. Elle cherche alors une issue à sa solitude étouffante. Mais il n'y a rien à faire. En réalité, Adrienne ne vit pas seule dans la maison. Elle vit avec son père et sa soeur ; et pourtant elle se sent totalement seule. Il faut alors trouver un moyen d'évasion. Et dans l'inassouvissement, elle ne peut avouer son amour, sa dernière chance de salut. L'obsession menace peu à peu sa raison et, au terme d'une scène nocturne violence, Adrienne tue son père. La fatalité conduit de la détresse au crime avant de mener du crime

²³ Robert de Saint Jean, *Julien Green par lui-même* (Paris : Editions du Seuil, 1990), p. 45.

à la folie. Après le crime, Adrienne ne peut même pas supporter le silence de la nuit, l'obscurité. Elle a peur de sa voix, de son visage. C'est pour cela qu'elle passe de l'épouvante à la folie. Et c'est une folie atroce car elle suit tous les progrès du désordre qui envahit sa pensée. Elle constate son impuissance qui la fait entrer en communication avec un monde inconnu. Nous pouvons dire que le milieu monotone est la première cause de la souffrance d'Adrienne. D'après elle, la gaieté n'existe pas. La présence quotidienne de son père autoritaire et de sa soeur malade semble répandre l'ennui. Lorsqu'il arrive quelque chose hors de coutume dans l'entourage, son coeur bondit d'espoir. La venue de locataires dans la villa voisine suffit à gonfler le coeur de la fille :

Adrienne se dirigea vers la cheminée dont elle examina les grands chandeliers de bronze en fonçant les sourcils. "Dis donc, fit-elle au bout d'un instant, tu ne sais pas quand arrivent les nouveaux locataires de la villa Louise?"²⁴

Lors de l'arrivée de M. Maurecourt, un médecin de quarante-cinq ans qui vient de Paris pour s'installer à côté de la villa Louise de Mme Legras, dans un coup de

²⁴ Julien Green, *Adrienne Mesurat*, p. 33.

foudre, Adrienne s'éprend de cet homme inconnu.

Il est curieux de dire que l'amour d' Adrienne est un amour-passion. Et pourtant, elle tombe amoureuse frénétiquement d'un homme qu'elle entrevoit seulement dans sa voiture. On dirait aussi qu'Adrienne Mesurat est un livre de passion où une fille souffre d'une vie monotone dans un milieu ennuyeux. Mais malheureusement, la jeune fille ne réussit à rien dans sa vie.

Dans *Léviathan*, on dirait que c'est un cauchemar d'amour. Dès l'entrée de ce roman noir, nous abandonnons tout espoir. L'enfer, ce n'est plus les autres, c'est chacun pour soi.

Guéret, un homme mal marié regarde et suit une jeune blanchisseuse, Angèle. Prénom ironique, car tout le linge blanc qui pend au dessus de la tête de la jeune fille est de la "frime" : la belle se prête à tous les jeux. Mais un homme amoureux est un naif et un aveugle ; il va se conduire en enfant de chœur ; elle le refuse, Il s'exaspère et la frappe, la laissant pour morte, ou du moins il le croit ; et dans sa fuite, il est désespéré ; il passe des heures d'angoisse. Sa pensée est brouillée par des images de son crime fortuit. Après être attaqué par le remord, il retourne là où il croit l'avoir tuée. Angèle n'est que défigurée et les coups lui ont arraché

une partie de son visage. La voici, cicatrisée, prête pour les transfigurations de l'amour. Tout devient passible, mais le cauchemar veille sur le couple et rien n'est plus sinistre que ce petit coin de ciel bleu. Ils ne trouvent à aucun moment le succès dans leur amour. Ils courent d'obstacle en obstacle. Même si, dans la dernière partie du roman, ils sont d'accord pour fuir ensemble, le sort ne leur est pas propice. Guéret est trappé chez Mme Grosgeorge qui est jalouse de leur amour et qui est amoureuse clandestinement du coupable. Après avoir appris la nouvelle de Guéret, Angèle devient complètement folle.

Guéret, lui-même, est un homme d'un milieu médiocre. Les problèmes financiers le poussent au déménagement pour aller vivre à la campagne, à Chanteilles. Sa vie avec une femme qu'il n'aime pas tout à fait ne lui procure que des ennuis quotidiens. Mais les moyens pour fuir lui causeront de plus gros problèmes encore qui le priveront de sa liberté ; il devra vivre en réclusion. On dirait que *Léviathan* est un livre de cauchemar d'amour et que les personnages principaux n'arrivent jamais à réaliser leur rêve.

Dans *Minuit*, ce n'est plus le même cas que dans *Adrienne Mesurat* et *Léviathan* qui ont été rédigés dans des années un peu rapprochées : *Adrienne Mesurat* en 1927,

Léviathan en 1929. Minuit, lui, a été rédigé en 1939. Le milieu présenté dans les romans est alors différent. Pour Adrienne Mesurat et Léviathan, il y a une ambiance d'hallucination mais Minuit présente plutôt un milieu fantastique. Le désespoir empêche de trouver une lumière dans ce roman.

Minuit est l'histoire d'une fille élevée trop durement par ses trois tantes qui lui révèlent l'horreur sociale que peut être une famille. Elisabeth s'enfuira de chez elle, sera recueillie par l'un de bons personnages créés par Green. Après la mort de son bienfaiteur, elle sera invitée à Fontfroide, château vertigineux où les habitants vivent la nuit. Maison d'éducation à l'origine, la demeure est devenue le temple d'un étrange ésotérisme à teinture orientale. Dans ce monastère laïque règne un maître par sa douceur et les prestiges de sa prédication. M. Edme, qui jadis aimait la mère d'Elisabeth, ne s'est jamais consolé du suicide de sa maîtresse. Ce bon pasteur assiste matériellement un petit troupeau d'âmes désorientées qui sont prisonnières de sa folie mais le mage promet à ses ouailles de leur ouvrir son paradis artificiel, et celles-ci le suivent les yeux fermés, à l'exception de Serge, jeune paysan serviteur dont la beauté a séduit Elisabeth. Le garçon veut quitter Fontfroide par tous les moyens pour se libérer et contraint la jeune fille à le suivre. Tous

deux s'enfuient par une fenêtre, s'engagent avec précaution sur le rebord du mur, collés l'un à l'autre ; mais, pris de vertige, ils tombent à pic dans le gouffre qui s'ouvre sous leurs pieds. La liberté s'appelle le vide ! Et c'est le terme "vide" qui termine ce roman.

Minuit est un peu différent des deux autres en ce qui concerne le milieu des personnages. Elisabeth, l'héroïne, n'est pas seulement mentalement seule comme Adrienne dans *Adrienne Mesurat* et Guéret ou Angèle dans *Léviathan*. Elle l'est aussi physiquement. Elle n'a ni père ni mère à qui elle puisse recourir. Elle est en plus une petite orpheline qui doit voyager et quitter son domicile. Elle est pourtant comme les autres personnages principaux qui vivent dans un monde clos. Les effets de monde clos et de labyrinthe seront alors traités dans la partie suivante.

2.1.1 Monde clos

Le milieu où vivent les personnages de Green apparaît comme un lieu clos, étroit et sombre dans lequel ils se sentent piégés. A la description de ces endroits, nous pouvons remarquer que le mot "prison" apparaît à plusieurs reprises.

Dans *Léviathan*, nous prenons l'exemple d'Angèle. Le travail l'oblige à mener sa vie dans une petite chambre du restaurant de Mme Londe. L'idée de s'enfuir pour trouver un autre travail ailleurs lui vient parfois ; mais pour une raison ou une autre, elle doit abandonner son idée et recommencer à vivre péniblement dans cette prison en exécutant le travail qu'exige sa patronne. C'est le même cas pour Guéret qui éprouve un sentiment d'ennui dans sa vie privée de liberté. De sa chambre à la pièce chez Mme Grosgeorge où il travaille comme précepteur du petit Grosgeorge, il se sent enfermé dans une geôle. La description du quartier où vit Guéret utilise même le terme de "prison" :

Sa chambre, basse de plafond, avec une fenêtre étroite, le restaurant de Mme Londe, le petit café dessert, la villa des Grosgeorge, tels étaient les quatre points cardinaux de sa vie nouvelle. Il y avait aussi les rues et les routes, (. . .) Elle lui permet d'aller de l'un à l'autre coin de sa prison.²⁵

Dans *Adrienne Mesurat*, Adrienne est une héroïne qui doit, malgré elle, s'enfermer dans une maison avec

²⁵ Julien Green, *Léviathan*, (Paris : Editions du Seuil, 1985), p. 54.

son père qui vit à son aise et sa soeur qui ne pense qu'à sa maladie. Sa villa de Charmes et son jardin limitent sa vie. Il y règne le silence qui bourdonne dans ses oreilles. Elle croit vivre à l'abri de la liberté ou bien dans une prison : " En passant la grille de la villa de Charmes, Adrienne eut l'impression de rentrer dans un bain." ²⁶

Dans *Minuit*, Elisabeth, le jour du suicide de sa mère, doit rester seule dans une pièce sombre, un débarras chez sa tante Rose. Elle doit se plonger avec ses frayeurs dans ce qu'elle appelle le noir pour passer cette horrible nuit. Au sommet de son effroi, l'enfant qui est particulièrement terrorisée, s'enfuit en criant dans les rues. La citation ci-dessous nous aidera à comprendre la situation dans laquelle Elisabeth doit vivre seule :

Lorsqu'elle fut seule et que le pas de Rose se fut éloigné dans le corridor, Elisabeth s'agenouilla sur la couverture et demeura immobile. Elle espérait qu'en ne bougeant pas le calme lui reviendrait, mais sa crainte était si forte et si profonde qu'il lui semblait entendre le bruit de son propre coeur

²⁶Green, Addrienne Mesurat, p. 127.

battant sous les revers de son manteau. La peur d'un enfant est un monde dont les grandes personnes ne connaissent guère la configuration ténébreuse ; il a ciel et ses abîmes, ciel sans étoiles, abîmes sans aurores. Le voyageur de dix ans s'enfonce malgré lui dans ce pays nocturne où le silence parle et l'ombre voit ; (. . .) ²⁷

Avec cet extrait, nous pouvons dire qu'Elisabeth est physiquement confrontée au monde clos de sa vie dès son enfance. Le fait d'être enfermée dans un endroit solitaire et étouffant lui cause énormément de peur. Les visions sont effroyables dans son monde. Un monde qu'elle a créé et qui la hantera partout ; celui-ci constitue une cause de malaise. Mais c'est un malaise qui est causé par la peur et non par une imagination folle. Mais ce qui ajoute une différence entre **Minuit** et les deux autres romans c'est que le terme de prison dans **Minuit** n'apparaît pas nettement. Le contexte suffit à nous montrer l'idée de monde clos.

Ceci dit, il existe un point commun entre **Adrienne Mesurat**, **Léviathan** et **Minuit**. C'est l'existence d'un

²⁷ Julien Green, **Minuit** (Paris : Librairie Plon, 1936) p. 59.

enfer à trois personnes. C'est-à-dire que dans **Adrienne Mesurat**, Adrienne doit vivre avec son père égoïste, féroce et sa soeur qui ne pense qu'à sa maladie. Elle demeure alors le jouet d'un romantisme intérieur. C'est l'ennui de la vie quotidienne qui crée la volonté inconsciente en cette fille de se débarrasser de son père. Cela va jusque de la haine envers le vieillard et ce sentiment provoque ensuite le crime. Dans **Léviathan**, nous notons que Guéret et Angèle doivent vivre dans un lieu clos avec des personnes ennuyeuses et égoïstes comme la femme de Guéret et Mme Londe, le monstre qui donne une chambre à Angèle. Tous deux ont finalement la volonté de donner un sens à leur vie et Guéret est l'esclave d'une passion pour Angèle, une passante. Dans **Minuit**, l'enfer à trois apparaît alors qu'Elisabeth vit avec les trois tantes qui ressemblent à des femmes viriles. Cette vie affreuse pousse la jeune fille à courir les rues.

En un mot, à cause du monde clos ou bien à cause du manque de liberté, les personnages de Green cherchent à se libérer. Tous rêvent de liberté. Malheureusement, c'est impossible car dans leur espoir, ils oublient les pièges du labyrinthe dans lequel ils se noient.

2.1.1 Labyrinthe

Jusqu'ici les lecteurs de Green sont en accord avec le fait que l'endroit où se trouve habituellement chaque personnage greenien est un lieu clos, une prison. Bien qu'ils soient entourés par leur entourage, ils se sentent seuls, perdus dans un labyrinthe. On peut remarquer qu'il y a description minutieuse de Green à propos de villages, de fleuves et de rues. Ces endroits doivent, en effet, permettre de déboucher quelque part. En fait, le village cerné par le bois, les fleuves et les petites rues étroites qui ne mènent qu'à la bordure du bois n'est en fait que de chemins qui ne sortent pas de labyrinthe.

Dans *Léviathan*, Guéret, après avoir blessé Angèle dans sa fuite, se cache dans le village. Il court par-ci, par-là et finit par revenir sur ses pas. Il rencontre un vieillard dans une petite rue de la ville, mais il ne peut que lui faire face, prêt à se jeter sur lui pour le tuer. Et c'est ainsi que se produit son deuxième crime fortuit :

Chacun de ses gestes était observé par le vieillard qui ne disait mot et ne laissait en aucune manière deviner les intentions qu'il pouvait avoir. Plusieurs secondes passèrent dans un profond silence.

La rue était étroite et longue ; à gauche, elle montait en serpentant à travers la ville, à droite, elle descendait en pente rapide vers le fleuve.²⁸

A part la citation ci-dessus, il existe une autre description de la fuite de Guéret avec l'image d'un labyrinthe dont il ne peut pas sortir. Dans sa fuite, Guéret observe trois tas de charbon qui se dressent au milieu d'un chantier. Derrière eux, leurs ombres se rejoignent presque, creusant des abîmes triangulaires d'où ils paraissaient être montés jusqu'à la surface du sol comme d'un enfer. La manière fortuite dont les trois amorcellements de charbon sont posés, telles trois personnes qui s'assemblent pour délibérer, les entoure d'une grandeur sinistre. A les regarder longtemps, dans le silence de minuit, sous un ciel noir au fond duquel la lune semble fixée pour toujours, ils deviennent si effroyables que Guéret essaie de fuir. Il lui vient alors l'idée que ce charbon est identique à celui qu'il brûle à la maison. Du coup, se sentant perdu dans un labyrinthe, un "enclos", il ressemble à un lion qui tourne en cage :

Du reste, il se souvenait maintenant de ce chantier.

²⁸ Green, *Léviathan*, p. 140.

Il avait suivi ce mur, pénétré par cette grille dans cet endroit qu'il connaissait déjà pour en avoir entendu parler. N'était-ce pas de la même que lui venait le charbon qu'il brûlait chez lui? Il ne s'essayait plus de prendre peur pour rien, il fallait chercher le moyen de sortir de cet enclos. Peut-être la grille n'était-elle pas fermée à clef?²⁹

En plus, après avoir tourné dans ce labyrinthe du chantier Guéret aboutit chez Mme Grosgeorge, un vrai cul de sac. Cela veut dire que Guéret est finalement piégé dans la villa de Mme Grosgeorge. Espérant que cette dame lui prêtera la somme d'argent qu'elle lui a promis, Guéret donne rendez-vous. Jalouse de l'amour que Guéret éprouve pour Angèle, elle renonce à sa promesse et met Guéret en captivité dans une pièce chez elle :

Lorsque Guéret se vit enfermé dans le petit salon de Mme Grosgeorge, sa première idée fut de chercher comment il pourrait s'évader de cette prison, car depuis un moment, il était certain qu'on trahissait et qu'avant une heure, avant quinze minutes peut-être des gendarmes pénétreraient dans la villa et

²⁹Green, Léviathan, p. 148.

l'arrêteraient.³⁰

La cruauté de Mme Grosgeorge correspond bien au titre du livre *Léviathan* qui désigne un monstre aquatique. Et les personnages se noient dans ce labyrinthe de la vie.

Dans *Minuit*, Elisabeth, après s'être échappée de la maison de sa tante court, dans les rues, va habiter chez les Lerat pendant une assez longue période. Elle est finalement invitée au château de Fontfroide, un château mystérieux qui appartient à l'amant de sa mère qui devient une trappe dans laquelle elle tombe. Lorsqu'elle est enfermée, elle cherche à ouvrir la porte de la pièce :

(. . .)tourna le bouton avec une précaution extrême. La porte résista. Tourner le bouton dans l'autre sens ne donna pas de meilleur résultat et elle se rendit enfin à l'évidence : on l'avait enfermée.³¹

Il y a ici quelque chose d'intéressant à remarquer dans la longueur des deux parties principales

³⁰ Green, *Léviathan*, p. 285.

³¹ Green, *Minuit*, p. 158.

de la trame de **Minuit**. Une première partie se donne comme la description de l'auteur qui veut seulement donner une peinture réaliste d'une petite fille vivant péniblement avec ses trois tantes. Celles-ci sont la réincarnation de trois sorcières. Du coup, elle fuit dans le labyrinthe de la ville jusqu'à ce qu'elle soit recueillie par un bon personnage, M. Lerat. Cette première partie dure seulement 86 pages. La deuxième partie, qui décrit la vie d'Elisabeth à Fontfroide, semble plus intéressante que la première et dure 172 pages, 86 pages de plus que la première. Le labyrinthe dans le château de Fontfroide semble alors plus curieuse. L'endroit étrange où se dresse le château donne déjà une image bizarre du château au bout du village. Il faut traverser celui-ci dans toute la longueur de ses rues fangeuses et obscures. Les meubles et les accessoires dans le château donnent une image effroyable des mystères de cet endroit. Un corbeau gonfle son jabot et lève vers le plafond son profil de cauchemar, une bête à tête plate de reptile, un faucon au regard fixe. Les gens aussi sont étranges à Fontfroide : ils n'ont pas de contact entre eux et ne vivent que la nuit en dormant le jour ce que décrit minutieusement l'auteur pour accentuer l'atmosphère horrible qui règne dans les labyrinthes du château.

Dans **Adrienne Mesurat**, Adrienne, elle aussi fait

un propre voyage "labyrinthique". A la mort de son père, elle songe à un voyage pour gagner un endroit tranquille. Malheureusement, malgré ses efforts, elle n'arrive pas à s'en sortir :

Il sembla à la jeune fille qu'elle s'était engagée dans une espèce de labyrinthe d'où elle ne pourrait plus sortir.³²

Ici, dans **Adrienne Mesurat**, le labyrinthe signifie une vie monotone sans issue vers le bonheur. Et elle a pourtant tout essayé : elle a tué son père, l'obstacle à son bonheur et sa liberté. Elle a voyagé pour apaiser sa souffrance. Elle ne fait hélas que retourner chez elle.

Voilà le sort qui attend tous les personnages de Green. La solitude est leur destinée et représente alors une autre cause principale du malaise qui menace les personnages.

2.2 Solitude

Il en existe ici deux formes : la solitude

³² Green, *Adrienne Mesurat*, p. 221.

physique et la solitude morale. La première apparaît lorsque les êtres greeniens sont confrontés aux problèmes de la vie quotidienne. C'est-à-dire qu'ils sont vraiment seuls. L'autre solitude est un peu abstraite et imaginaire chez chaque personnage. Celle-ci n'est que la solitude morale de personnages qui vivent parmi les autres mais toujours seuls et malheureux.

2.2.1 Solitude physique

Pour la solitude physique, on imagine une histoire d'incommunicabilité. La plupart des personnages greeniens n'aiment pas fréquenter la société. Ils tournent même le dos à la société. Rien ne se passe dans leur vie. Ils s'enferment dans leur vie intérieure et avec des activités monotones et peu variées. Il s'agit de la vie de personnages qui s'enfoncent dans leurs propres illusions et leur rêverie. Toutes ces habitudes bizarres ne font que limiter les relations des personnages. Leur vie intérieure est très importante. Sans contact humain, les personnages greeniens deviennent très malheureux lorsqu'ils doivent affronter les ennuis de la vie. Ils ne savent ni les résoudre ni les contrôler. Leur façon d'agir les empêche de s'adapter à la société et les enferme tout le temps dans leur monde intérieur.

Dans **Adrienne Mesurat**, il s'agit de la vie d'une

fille qui habite dans une maison avec son père et sa soeur chez qui la conversation n'a pas d'importance. Ils ne se parlent que si cela est nécessaire. Tous font l'économie de leurs paroles. La relation entre Adrienne et sa famille n'est pas fondée sur la tendresse, mais sur la sécheresse. Adrienne souffre de la solitude et de l'ennui chez elle. L'extrait ci-dessous pourra nous montrer que la vie monotone de la jeune fille lui fait éprouver une solitude extrême :

Le soir, dans la solitude de sa chambre, le jour dans ses promenades, elle menait des pensées qu'elle n'eût avouées à personne et dont elle-même éprouvait une sorte de gêne.³³

Pour mieux comprendre la vie d'Adrienne, il nous est nécessaire de connaître les deux autres membres de sa famille : son père et sa soeur. Son père impérieux est si renfermé qu'il peut ne voir personne pendant des mois. La soeur Germaine ne vit que dans la maison. La malade circule entre sa chambre, la salle à manger et la salle de séjour. Elle ne fait que descendre et remonter l'escalier liant le rez-de-chaussée au premier étage. Devant les sourcils froncés de Germaine,

³³Green, *Adrienne Mesurat*, p. 47.

Adrienne doit se contrôler pour ne pas rire et ne pas parler. Elle ne peut non plus montrer ni bouderie ni larmes en présence de son père chez qui se concentre le pouvoir absolu de la famille. Dans la solitude abominable, la jeune fille "entend" le silence qui bourdonne à ses oreilles. A un âge si jeune, Adrienne, sans amies, n'éprouve aucun désir apparent à se lier avec quelqu'un. C'est pour les raisons ci-dessus qu'Adrienne se sent dans la détresse ou autrement dit le malaise. Et ce malaise même s'aggrave et déclenche d'autres actions qui conduisent la fille à l'assassinat de son père. Adrienne qui se sent tout à fait seule, a personne pour la consoler et c'est pour cela que la jeune fille tombe amoureuse facilement d'un homme quelconque. Dans l'histoire d'Adrienne Mesurat, nous constatons que le docteur Maurecourt, un homme sans caractère, arrive à attirer l'attention de la jeune fille car il vient au moment précis où le malaise se manifeste. A ce moment-là, Adrienne peut s'éprendre de n'importe quel homme, s'intéresser passionnément à tel docteur et attendre le moment de le revoir. M. Mesurat et Germaine sont en quelque sorte responsables du sentiment de malaise que ressent Adrienne. Par exemple, lorsqu'Adrienne attend ainsi le bruit de la voiture de M. Maurecourt qui entrera dans le village, elle éprouve une gêne et à vrai dire un malaise à entendre le bruit fait par son père pliant et dépliant son journal et

Germaine qui se promène en marchant sur les cailloux qui crissent sous ses pas : (Et, de fait, c'est la première fois que le mot "malaise" fait son apparition.)

Dans le silence de ses fins d'après-midi, les bruits les plus légers parvenaient à son oreille. Elle entendait son père, assis sur le perron dans un fauteuil d'osier qui craquait, plier et déplier les grandes feuilles épaisses du Temps ; et les cailloux crissant sous les pas réguliers de sa soeur, dans l'allée. Ces sons l'énervaient ; (. . .) Quelquefois, n'en pouvait plus de regarder et d'écouter, il lui prenait une envie soudaine de pousser des cris. Un malaise s'emparait d'elle dans les dernières secondes de cette attente.³⁴

Et le "malaise" va durer. Elle éprouve même définitivement la sensation de malaise. Elle avait bien pensé que seule, en liberté, elle serait plus heureuse qu'avec sa famille. Lors de la fuite de sa soeur Germaine et après la mort de son père, la jeune fille souffre pourtant encore plus de la solitude. Elle doit vivre seule dans une grande villa déserte où vient de temps en temps sa bonne Désirée pour la servir. Elle

³⁴Green, Adrienne Mesurat, p. 56.

demeure seule et s'assombrit dans la solitude qu'elle redoute :

En bas, dans les pièces du rez-de-chaussée, elle se sentait moins seule parce que la salle à manger communiquait avec la cuisine par un couloir. C'est la solitude qu'elle redoute.³⁵

La solitude apparaît donc comme l'un des facteurs déterminants engendrant le malaise.

A part Adrienne qui souffre de la solitude, nous voyons encore d'autres personnages qui sont dans le même cas : Guéret dans *Léviathan* en est un bon exemple. Un personnage comme Guéret s'ennuie à vivre avec une femme qu'il n'aime pas. Guéret a besoin d'une femme qui soit là pour l'aider et qu'il puisse consulter. Or la présence de sa femme, ses paroles qui cherchent à obtenir sa réponse au sujet des ennuis économiques de leur famille, lui fournit un sentiment de gêne. A part cette femme ennuyeuse, Guéret n'a personne avec qui discuter dans sa vie. L'auteur présente Guéret comme un inconnu à Chanteilles. Il vient pour y travailler et s'y installer à cause de la crise économique à Paris. Mais à cause de

³⁵Green, *Adrienne Mesurat*, p. 182.

l'ennui et de la solitude, Guéret redevient un homme malheureux. Il est excédé de tout et à vrai dire de sa vie aussi. Nous avons ici un extrait décrivant le sentiment d'ennui de Guéret qui est causé par sa vie de solitude :

Comme il traversait la passerelle du chemin de fer, il ne put retenir un soupir. Il n'y avait qu'un mois qu'il était établi dans le pays, et déjà il était excédé de tout ce qu'il y voyait. Dans ce nouveau paysage où il avait cru qu'il oublierait son ennui, au moins pour quelque temps, (. . .) ³⁶

Nous remarquons en plus que Guéret vit dans son propre monde, un monde où il n'est jamais au courant des histoires qui courent la ville. Il passe son temps entre la maison de Mme Grosgeorge où il donne des cours privés au fils de cette dernière et sa maison où il est "comblé" par l'ennui de voir sa femme laide, répugnante. Il tombe du coup amoureux, sans raison, d'Angèle. Celle-ci est la seule personne à laquelle Guéret s'intéresse dans la vie. Lorsqu'un jour M. Grosgeorge lui apprend, par hasard, la vérité scandaleuse d'Angèle, une jeune fille à qui il

³⁶Green, *Léviathan*, p. 39.

consacre son amour, il perd la tête :

(. . .) Je l'emmène dîner quelquefois. Tout ce qu'elle me demande, c'est la discrétion.

Oh! sur ce chapitre ...

- La discrétion ...

- Eh oui, mon cher. Quelle figure vous faites! Vous ne vous sentez pas bien?³⁷

Et c'est cette façon de vivre solitairement n'arrange pas la situation.

A part Guéret, nous constatons qu'Angèle souffre aussi de solitude dans sa vie. Elle doit travailler pour Mme Londe qui l'a recueillie et lui donne la chambre pour dormir. Elle doit sortir avec les clients du café Londe qui ne viennent que pour satisfaire leurs envies sexuelles ; lorsqu'elle se rend compte de l'amour qu'a Guéret pour elle, elle est également troublée. Elle hésite. En réalité, elle ne l'aime pas mais elle s'intéresse suffisamment à Guéret dans la mesure où celui-ci éprouve, pour elle, un sentiment sincère. Elle veut donc le voir de temps en temps. Angèle rêve de connaître un beau jeune homme, ce qui n'est pas le cas. Elle ne

³⁷Green, Léviathan, p.68.

peut, malgré elle, que sortir avec de grossiers habitués qui la désirent, la paient et ne pensent plus à elle. On peut dire que la jeune prostituée n'est pas satisfaite de son destin. La citation ci-dessous nous fera comprendre que la vie d'Angèle est triste :

A certaines heures de solitude, la nuit lorsqu'il faisait trop chaud pour dormir, si elle était trop lasse pour se promener, elle entrevoyait son avenir comme une longue succession de semaines, semblables les unes aux autres.³⁸

C'est vrai que lorsqu'on souffre de la solitude, on est à la recherche du bonheur. Guéret et Angèle cherchent à se libérer de leur solitude, Guéret veut fuir sa femme ennuyeuse qui l'attend avec des questions agaçantes. Angèle, elle aussi rêve d'avoir une meilleure vie où elle puisse trouver un emploi qui la fatigue moins. "Un métier moins dur et qui me rapporte plus."³⁹ Tous deux rêvent. Tous ces rêves ne sont que des conséquences du désir d'ôter de leur vie une solitude monstrueuse. Dans le cas de Guéret et Angèle, nous pouvons parler de compagnons d'infortune : ils souffrent

³⁸Green, *Léviathan*, p. 95.

³⁹Ibid., p. 39.

du même malheur. Ils connaissent des conditions de vie semblables. Ce sont des désespérés. Par contre, dans le même roman, on peut remarquer un autre personnage ayant un train de vie différent qui s'appelle Mme Grosgeorge, une dame d'une famille aisée. Elle souffre aussi de la solitude, mais pour la raison ci-dessus ; nous en parlerons séparément dans la partie consacrée à la solitude imaginaire.

Dans **Minuit**, Elisabeth, l'héroïne du roman doit aussi subir la solitude. Dès le début du roman, nous apprenons la mort de sa mère. Dès lors, la jeune fille orpheline est obligée de lutter contre la solitude qui la hante. La nuit de la mort de sa mère, Elisabeth, une petite fille de douze ans, accompagnée par une tante Rose, est gagnée par un sentiment de solitude subite. Et le terme de solitude fait sa première apparition :

Si malheureuse qu'elle se sentit près de Rose, elle aimait mieux la compagnie de cette personne singulière à une solitude redoutable, (. . .)⁴⁰

L'enfant malheureux doit fuir l'anomalie de Rose, une personne nocturne qui aime mieux travailler la

⁴⁰Green, **Minuit**, p. 55.

nuit et qui lui fait peur. La cruauté et la bizarrerie de ses tantes font qu'Elisabeth se sent seule. C'est pour cela qu'elle court dans les rues et est recueillie par un bonhomme qui s'appelle M. Lerat, qui tient l'économat d'un lycée. Il est venu à Saint-Blaise pour ses propres affaires et rencontre par hasard Elisabeth qui passe sa nuit dans les rues. Elle le suit et va passer ses années de jeunesse avec lui pendant une assez longue période. Mais la solitude ne la quitte pas. Un jour, assise au piano, Elisabeth éprouve un sentiment de solitude alors qu'elle joue quatre ou cinq notes tranquillement et maladroitement en attendant Mlle Bergère, son professeur de musique :

(. . .), la phrase musicale rendait encore un son d'une tristesse inexprimable ; toute la solitude du coeur humain semblait tenir dans ces quatre ou cinq notes si tranquilles qu'une oreille inattentive ne les eût pas remarquées ; (. . .)⁴¹

Quelque temps après, une de ses tantes Marie, qui a eu des nouvelles d'Elisabeth par la lettre de M. Lerat, vient menacer ce dernier afin qu'Elisabeth sorte de chez lui pour vivre au château de Fontfroide. Ce château est

⁴¹Green, *Minuit*, p. 10.

celui d'un homme qui, autrefois, a été l'amant "ingrat" de la mère d'Elisabeth. Sous prétexte d'éduquer la jeune fille, Marie réussit à la retirer de chez M. Lerat. Lorsque la jeune fille arrive à Fontfroide, elle se rend compte qu'elle est prise au piège. Elle doit vivre parmi les gens étranges de Fontfroide. La fille s'aperçoit d'ailleurs que ces habitants n'ont pas de relation étroite entre eux. Ils restent seuls, chacun dans sa chambre. Au cours d'un repas, elle ne retrouve que M. Agnel qui l'a accompagnée à Fontfroide et la mère de M. Edme, le chef du château. La façon de vivre des gens à Fontfroide aggrave le sentiment de solitude. Ce n'est pas seulement Elisabeth qui ressent la menace de la solitude en elle. Parmi les habitants de ce château M. Edme, le maître de la société ressent lui aussi la présence de la solitude. Et il la redoute. C'est pour cette raison qu'il a besoin des autres pour vivre dans ce lieu sombre. Il révèle un jour en présence de tous les autres membres de Fontfroide qu'il craint le silence :

Je redoute ma solitude ; il me semblait qu'une force inconnue m'attirait du fond du silence, (. . .). Ce fut alors que je vous demandai à l'un, puis à l'autre de venir vivre à Fontfroide.⁴²

⁴²Green, *Minuit*, p. 293.

La présence des gens à Fontfroide n'empêche pourtant pas la solitude. Tout le monde demeure seul parmi les uns et les autres. On peut conclure d'une certaine façon que les personnages de Green sont nés pour être seuls. Même s'ils sont entourés des membres de leur famille, ils sont constamment rongés par la sensation de solitude. Le thème de la solitude est donc une chose frappante dans les oeuvres de Green, à tel point que ce sentiment prend un caractère morbide.

2.2.2 Solitude morale

A part la solitude physique qui fait directement souffrir les personnages, il existe également une autre solitude plus abstraite, la solitude morale. On peut qualifier la solitude morale comme la solitude de personnages qui, ne vivent pas seuls mais qui se sentent solitaires.

Pour mener à bien l'étude de ce cas de solitude dite "imaginaire", nous nous permettons de choisir Mme Grosgeorge dans *Léviathan* comme premier exemple. En effet, Mme Grosgeorge fait partie de la classe des riches ; elle est née dans une famille aisée. L'argent ne lui a jamais manqué. Sa santé non plus ne constitue aucun souci. En plus, elle est mariée à un homme riche. Mais pourquoi n'est-elle pas heureuse? Elle est triste

et mélancolique. Elle n'est pas satisfaite de ses conditions de vie. Sur quoi fondrait-elle alors son bonheur? On dirait que, chez cette femme, la tristesse et la mélancolie se lient dans les yeux :

(. . .) mais peut-être la profusion même des dons qu'elle avait reçus avait-elle engendré chez cette femme la mélancolie qu'on lisait au fond de ses yeux.⁴³

En plus, un ennui insupportable trouble sa vie quotidienne. Malgré toute sa richesse, elle se sent privée de bonheur. Auprès de son mari, un homme égoïste et ridicule qui est insensible et grossier, cette malheureuse éprouve, peu à peu, un sentiment de haine insoutenable. Pire que tout est la pensée de se voir retirer du bonheur ; elle croit qu'elle n'a personne avec qui s'è lier, même son fils n'est pas sa raison de vivre. Elle accuse son mari médiocre de créer son malheur. Les manies et les gaucheries de cet homme "ridicule" ne lui fournissent que des ennuis accablants. Elle se rend compte qu'elle est victime de cette vie pleine d'ennuis insoutenables que le sort lui a réservés. Du coup, elle ne lutte pas. C'est pour cela même qu'elle éprouve un énorme malaise dans sa vie :

⁴³Green, *Léviathan*, p. 171.

Le nom même de son mari prêtait à la plaisanterie. Ses manies faisaient sourire et les meubles dont il avait empli sa maison ne trahissaient que trop la médiocrité de son esprit. Contre tout cela elle ne lutte pas ; remplacer un fauteuil par un autre, ce n'était pas cela qui la rendrait heureuse. Le sort avait choisi de l'accabler ; elle se rendait, victime furieuse mais passive, à toutes ses injustices.⁴⁴

A part son mari médiocre, elle déteste son propre enfant car son visage rappelle celui de son mari. Elle éprouve pour lui un sentiment de haine et jouit des larmes qui coulent sur les joues de ce garçon lorsqu'elle lui donne des gifles sous prétexte qu'il fait les étourderies en apprenant ses leçons. L'amertume que fournissent l'ennui et le désespoir amène Mme Grosgeorge à ne rien désirer d'autre que la solitude morale. Elle se sent vieillir de vingt ans. Nous trouvons quelques lignes sur Mme Grosgeorge. Elle s'enfonce, malgré sa richesse, dans la solitude :

"Que faire? murmura-t-elle lorsqu'elle fut seule.
(. . .) Il y avait des moments où sa vie lui

⁴⁴Green, *Léviathan*, p. 174.

apparaissait non pas comme une succession d'années, mais comme un être vivant, une sorte de double à qui elle aurait donné un visage, des gestes, une voix, et cette personne mystérieuse se présentait à elle dans des heures de grande solitude ou après une forte émotion, (. . .)⁴⁵

Il nous paraît clair que le malaise, qui est le fruit amer de la solitude, n'est pas réservé à des gens financièrement misérables. D'autres qu'eux sans aucun souci matériel, en souffrent aussi, bien qu'on n'y songe pas. C'est le cas pour certains de la classe bourgeoise. A part Mme Grosgeorge, qui est loin du bonheur et de la vie, Mme Londe est un exemple frappant. Cette dame est propriétaire d'un petit café à Lorges. Elle aussi fait partie de la classe bourgeoise. Malgré cela, sa vie aisée ne lui permet pas de vivre au paradis comme elle l'espérait. Elle fait travailler Angèle pour son propre compte afin que celle-ci sorte tous les dimanches avec les clients de son café dans l'espoir de les garder. Il nous semble que cette bourgeoise se sert de la jeune fille simplement pour ses affaires. Mais nous arrivons à une autre idée. En effet, ce qui se révèle comme une raison plus profonde chez Mme Londe à garder Angèle n'est

⁴⁵Green, *Léviathan*, pp. 170-171.

que la crainte d'être seule. Nous constatons que Madame Londe ne donne pas beaucoup d'importance à l'argent qu'elle reçoit d'Angèle. L'argent ne tient plus la première place dans le cas de Mme Londe.

On peut remarquer une autre chose : le rapport entre la patronne et l'employée évolue vers une sorte d'amitié. Et cette amitié est capable alors de chasser la solitude de la maison de Mme Londe. Il est en effet évident que Mme Londe ne connaît guère le manque d'argent ; elle ne se sent pas, par conséquent, heureuse. L'incident qui nous éclaire sur cette idée surgit le jour où Angèle déclare à Mme Londe qu'elle veut la quitter, espérant trouver un autre emploi moins ennuyeux. La première réaction de Mme Londe après la déclaration d'Angèle est de se sentir désolée et de regretter de ne pas avoir bien surveillé la jeune fille. Elle se dit que c'est sa faute si Angèle veut la fuir. La violence de son chagrin lui tord les traits. Après une querelle entre les deux, Angèle se sauve. A la suite de cette scène, la vieille se sent tomber dans une solitude subite qui l'atteint d'une manière irrésistible :

Des larmes tremblaient dans ses yeux noirs et leur donnaient le luisant de l'émail. Elle eut brusquement la vision affreuse d'une vie solitaire,

de longues soirées inquiètes.⁴⁶

Nous pouvons conclure ici que la cause principale du malaise provient des solitudes physiques aussi bien que morale des personnages. Ils n'ont pas de rapport avec les autres ; ils s'enfoncent seuls dans leur propre vie intérieure sans plaisir au bout.

2.3 Rapport entre les personnages

Le rapport entre les personnages greeniens joue un rôle non moins considérable dans les causes du malaise. C'est une sorte de rapport qui manque de sincérité. On peut dire autrement que c'est un rapport défini par la loi de la jungle. Dans une jungle, les forts menacent les faibles. Les bêtes chétives sont les proies et les grands les chassent. "La raison du plus fort est toujours la meilleure."⁴⁷ La société des personnages greeniens ressemble également à la jungle car les relations de vraie amitié n'y existent pas. Chaque personnage cache d'autres intérêts derrière son

⁴⁶Green, *Léviathan*, p. 86.

⁴⁷Gaston Mauger, *Les Fables de la Fontaine*, (Paris : Classique France, Librairie Hachette, 1955), p. 38.

sourire. Les conversations sont limitées, correspondent à des tentations pour dominer les autres. On dirait qu'il y a un rapport de forces. Dans l'univers de Green, on rencontre souvent des prisonniers et des geôliers, des victimes et des bourreaux. L'angoisse solitaire des personnages de Green les porte donc à anéantir autrui, soit en l'ignorant et en le méprisant, soit en le torturant physiquement et moralement, soit en le haïssant et en l'assassinant. Ils transforment l'angoisse en son envers, c'est-à-dire en agressivité. Chacun des dominants peut devenir à son tour un dominé. C'est ainsi que le rapport entre les personnages devient un rapport de cruauté.

2.3.1 Rapport de cruauté

Les personnages de Green parlent aussi peu que possible. Ils n'arrivent pas à communiquer pratiquement puisqu'il s'enlisent dans leur vie intérieure. Dans ses romans, Green fait souvent de longues descriptions de leurs pensées sous formes de déclarations de monologues. Par ce moyen, on constate que les personnages greeniens sont des gens renfermés, mystérieux ; leurs pensées sont compliquées. Malheureusement, ils ne peuvent pas se comprendre. Leurs conversations se réduisent à ce que l'on appelle des types de questions-réponses.

Prenons un exemple dans **Adrienne Mesurat**. Nous remarquons que les membres de cette famille ont du mal à trouver des sujets de conversation dans leur vie quotidienne. Adrienne elle-même doit prendre du temps pour réfléchir avant de poser des questions à sa soeur Germaine pour entamer la conversation. Les conversations des deux filles ne sont que des questions-réponses dans lesquelles les mots tendres n'ont guère de place. Leur rapport est si cruel qu'il mérite bien le nom de rapport de cruauté. Dans la citation ci-dessous, nous verrons l'exigence qu'a Germaine dans ses questions quand elle les impose à sa soeur. Cet extrait est tiré de la conversation entre Germaine et Adrienne lorsque Germaine interroge sa soeur pour savoir pourquoi celle-ci rôde dans les alentours le soir. Germaine prend la place de sa mère pour corriger la conduite de sa soeur mais à vrai dire pour s'imposer aussi à elle :

- Mais qu'est-ce que tu veux? demanda sa soeur
(Adrienne)
- Je veux une réponse, dit Germaine. Depuis quelque temps, tu changes. Tu sors la nuit. Que fais-tu? Je dois savoir.
- Pourquoi? fit-elle. Tu n'es pas ma mère. Est-ce que c'est parce que tu as dix-sept ans de plus que moi?
- Je prends ici la place de ta mère, dit-elle d'une

voix que la haine faisait trembler un peu. Heureusement, il y a quelqu'un pour te surveiller: c'est moi. Le devoir te commande de me répondre. Je veux savoir ce que tu as fait hier soir.⁴⁸

Ici, nous pouvons constater d'une certaine façon que, Germaine et Adrienne ne s'entendent pas très bien. Dans leurs paroles, il n'y a que de la sécheresse.

Adrienne Mesurat et les deux autres romans illustrent également le thème de l'incommunicabilité dans les couples où règne une très gênante incommunicabilité. Dans **Minuit**, le premier jour où Elisabeth, l'héroïne du roman, arrive à Fontfroide, elle doute de beaucoup de choses. Elle a un tas de questions à poser à M. Agnel, son accompagnateur. Malheureusement celui-ci ne lui laisse pas la liberté de demander. Lorsque la jeune fille est enfermée seule dans une pièce avant le premier dîner à Fontfroide, elle sursaute d'effroi car elle croit que quelqu'un entre dans sa chambre. Quand M. Agnel revient, Elisabeth, effrayée par l'incident, lui demande quelle personne a pu pénétrer dans la pièce. Mais M. Agnel ne semble pas vouloir répondre à la question ; il défend à la fille d'être trop

⁴⁸Green, *Adrienne Mesurat*, p.66.

curieuse en disant qu'à Fontfroide, les gens ne se posent pas trop de questions :

Vous savez, dit-il, après un silence, à Fontfroide, nous posons rarement des questions sur les uns et les autres. Dans une demi-heure, nous allons dîner. A votre place, je ne parlerais pas de cette personne qui, dites-vous, a essayé d'entrer ici.⁴⁹

A partir de ce moment-là, on peut constater qu'Elisabeth vit dans un monde étrange avec des gens étranges. Voilà que la chose semble étrange. Bien qu'Elisabeth soit une personne normale qui s'intéresse à ce qui la concerne, elle ne peut s'exprimer. Et les choses s'en arrêtent pas là. Regardons plus loin avec le cas de la mère de M. Edme. Elle paraît, en effet, cruelle. C'est une femme très renfermée qui ne veut pas qu'on la dévisage et qui gronde aussitôt qu'elle se sent dérangée. "Qu'avez-vous à me regarder? demanda-t-elle. Buvez donc!"⁵⁰ Ces deux phrases interrogatives sont adressées haineusement à M. Agnel et Elisabeth alors qu'ils se font face à table lors du premier dîner d'Elisabeth à Fontfroide. Les mots utilisés ont pour

⁴⁹ Green, *Minuit*, p. 162.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 167.

seul but de questionner et ce sont des mots durs qui évoquent la cruauté dans les rapports.

Dans *Léviathan*, on peut remarquer deux couples qui vivent ensemble sans éprouver de sentiment d'amour, celui de Guéret et son épouse et le couple des Grosgeorge. Ils vivent ensemble au jour le jour en s'adressant la parole le moins possible. Guéret éprouve énormément de lassitude et d'ennui avec les questions énervantes de sa femme et il lui en pose à son tour d'une manière mécontente. Il y a une question de la femme de Guéret qui, on le comprendra, n'attire que l'indifférence de son mari. "Tu ne me demandes pas ce que j'ai fait, où je suis allée, dit-elle en s'esseyant en face de son mari."⁵¹ La vision du couple des Grosgeorge est identique ; ils communiquent aussi peu que les deux premiers époux. Leurs conversations se terminent souvent par l'irritation. Lorsqu'ils dialoguent sur le sujet du résultat des études de leur fils, on peut noter que les mots qui évoquent l'indifférence et finalement l'irritation de l'un et de l'autre finissent leur conversation.

- Il y a encore les remarques du censeur.

⁵¹Green, *Léviathan*, p. 41.

- Je me moque bien des remarques du censeur, par exemple!
- Quelle mère tu fais! dit M. Grosgeorge en serrant le papier dans son portefeuille. On dirait vraiment que cet enfant n'est pas à toi.
- Pauvre petit! fit-elle avec un rire bref. A présent, je monte. Bonsoir.⁵²

En outre, cette conversation est la seule conversation entre Monsieur et Madame Grosgeorge que l'on puisse trouver à travers la longue histoire de *Léviathan*. Quoi qu'il en soit, la femme de Guéret et M. Grosgeorge ont un rôle un peu effacé. L'auteur parle peu de ces deux personnages. On sait seulement que l'épouse de Guéret est une femme ennuyeuse et que M. Grosgeorge est un mari indifférent et rien de plus. C'est pour cela que nous ne donnons pas d'importance aux deux couples. Nous noterons simplement que Guéret et Mme Grosgeorge peuvent mieux nous éclairer sur le sujet de l'incommunicabilité. Mme Grosgeorge et Guéret ont en effet une relation de patronne à employé ; leurs échanges sont semés de réponses et de mots que Mme Grosgeorge utilise pour s'imposer vis à vis de son employé. Cela évoque aussi un rapport de cruauté et

⁵²Green, *Léviathan*, p. 249.

fait partie du malaise des personnages. Notons la scène où Mme Grosgeorge parle avec Guéret sur le sujet des études de son fils et son espoir que son fils pourra se présenter aux examens de sixième. Cette patronne parle sur le ton d'un supérieur, avec le mépris et l'ironie d'un supérieur vis à vis d'un inférieur :

- Nous sommes bien du même avis, monsieur Guéret, (. . .) Vous entendez, sans aucun doute, quatre ou cinq mois d'un travail assidu ...
- Sans aucun doute, madame, quatre ou cinq mois, c'est cela.
- Quatre ou cinq mois d'un travail assidu, reprit-elle avec les intonations polies d'une femme du monde, sous la direction d'un professeur avisé, laborieux ... sommes-nous toujours du même avis, monsieur Guéret?
- Mais ... oui, madame.
- Un professeur qui s'intéresse à son élève, qui sache lui faire comprendre ce qu'il étudie ... Nous continuons à penser de même?
- Mais certainement, madame.
- Un professeur donc, qui ne déconcerte pas son élève en lui posant des questions absurdes, mais qui prépare soigneusement chez lui, la leçon qu'il va donner le lendemain, bref, monsieur Guéret, ce que j'appelle un homme de conscience qui entend son

devoir et le respecte. Avez-vous quelque chose à me dire?⁵³

En voilà assez pour souligner la manière feinte et ironique d'une supérieure comme Mme Grosgeorge, qui s'impose plus qu'elle ne s'adresse à Guéret.

Prenons aussi l'exemple de Mme Londe, dans *Léviathan*. Il semble qu'elle soit très généreuse. Dans sa manière de parler, elle paraît très aimable. En réalité, il n'y a aucune sincérité chez elle. Elle feint d'être très accueillante et parle avec une voix joviale avec ses clients afin de les faire revenir à son café. C'est le cas, lorsqu'elle essaie de montrer sa générosité en donnant le droit à ses clients de régler le compte des repas quand ils le veulent. Elle profite de ce temps-là pour leur faire perdre la face. C'est-à-dire qu'elle révèle en public que telle ou telle personne lui doit encore des repas alors qu'il n'y a jamais eu aucun règlement :

"Monsieur Pinsot, qu'est-ce qui vous manque? La soupe n'est pas bonne, peut-être? Vous connaissez des maisons où on la fait mieux? (. . .) Des maisons

⁵³Green, *Léviathan*, pp. 50-51.

où les prix sont plus doux que les nôtres et les facilités de paiement plus grandes, n'est-ce pas? Voilà six repas que vous me devez, monsieur Pinsot."⁵⁴

Le rapport existant entre les personnages dont nous allons parler se présente sous forme de contacts humains dans une même société cruelle. Dans l'univers de Green, la cruauté domine en effet : Guéret et Angèle, des amants, Mme Grosgeorge et Guéret, patronne et employé, Mme Londe et Angèle, marraine et adoptée, retiendront notre attention. Marie Ladouet et M. Lerat, malfaitrice et bienfaiteur, et finalement M. Mesurat et Adrienne comme père cruel et fille obstinée.

Il existe une autre forme de rapport cruel qui est la menace. Nous trouvons le thème de la menace à propos des relations entre les personnages qui ne sont pas de la même famille.

⁵⁴Green, *Léviathan*, p. 31.

2.3.2 Menace

La menace avec les personnages de Green correspond à l'un des éléments les plus notoires dans les causes de malaise. Dans nos trois romans, le thème de la menace entre les personnages persiste du début jusqu'à la fin. Le fait de se menacer l'un l'autre réapparaît normalement sous forme d'exploitation ou bien de domination. On peut dire que dans tous les romans de Green, les personnages cherchent à exploiter les autres en essayant de se rendre supérieur ou plus puissant pour pouvoir dominer leur "adversaire". Ils utilisent leurs "atouts" pour presser leur inférieur comme dans le cas d'une patronne avec son employé, d'une belle fille avec un homme imbécile, d'un monstre avec une jeune fille, d'un père autoritaire avec sa fille, d'une tante cruelle avec une orpheline, etc. Leur rapport repose sur un système de rapport de cruauté que nous avons déjà mentionné. Tous les personnages doivent chercher à être supérieurs.

On peut constater la présence de dominants et de dominés. Parfois on s'aperçoit que les gens de pouvoir dominant et menacent les inférieurs, les gens d'une même classe peuvent aussi entrer en concurrence de temps en temps, se menacer les uns les autres à l'occasion. On dirait que c'est un jeu des échecs ou bien un jeu de

cartes qui favorise les joueurs possédant des atouts. Les personnages peuvent changer de rôle suivant la situation.

Nous tenons à traiter d'abord du thème de la menace d'exploitation sur les inférieurs par les supérieurs. Dans *Léviathan*, Angèle, l'héroïne du roman, se présente comme une jeune fille qui se laisse exploitée par Mme Londe, la propriétaire d'un café. Obtenant une chambre pour dormir chez cette dame, cette jeune fille doit travailler humblement sans pouvoir se libérer. Et puisque la jeune fille a une beauté très avantageuse, Mme Londe se sert alors de celle-ci pour attirer les hommes dans son café. Si Guéret n'avait pas défiguré Angèle, celle-ci aurait pu travailler pour Mme Londe jusqu'à ce que son charme s'en soit parti avec la vieillesse. Cela veut dire qu'elle doit se préparer à de longues années avec les affaires scandaleuses de Mme Londe en voyant lugubrement disparaître sa jeunesse passer sans se retourner. Mais comme Angèle refuse les conditions de travail et les mensonges de sa patronne, elle menace. Nous avons une scène où Angèle déclare audacieusement qu'elle fuira le café pour une nouvelle vie si la patronne devient trop exigeante. Ayant peur de voir son café décliner, Mme Londe devient, cette fois, l'inférieure d'Angèle :

- Laisse-moi tranquille, dit-elle vivement. Si tu te mêles de ce qui ne te regarde pas, je m'en vais tout de suite. Tu as beau dire, le jour où je partirai tu ne garderas plus un seul client.
- Comment! s'écria Mme Londe en marchant vers elle. Tu oses me menacer, petite effrontée!
- Mais déjà la jeune fille avait ouvert la porte et s'était enfuie.⁵⁵

Les personnages greeniens peuvent changer de rôle. Ils ne gardent pas toujours le même statut. Un personnage autrefois inférieur à un autre peut redevenir un imposteur.

A part cette exploitation de Mme Londe et la menace d'Angèle au plan sentimental, on a l'exemple de dominations amoureuses comme dans le cas d'Angèle avec Guéret. Dans ce cas-là, l'amour est un jeu. A chaque rendez-vous avec Guéret, Angèle profite de l'occasion pour utiliser sa beauté comme une arme, pour assommer Guéret qui tombe frénétiquement amoureux d'elle. Elle fait beaucoup de manières comme si elle savait déjà qu'elle allait gagner à cette partie d'échecs. Ce Guéret doit tout faire pour lui faire plaisir. Il doit être

⁵⁵Green, *Léviathan*, pp. 81-82.

très poli auprès d'elle en l'admirant et en faisant attention à ne pas la vexer. Dès qu'un mot défavorable lui est adressé, elle s'en va aussitôt. "En voilà une question!, dit-elle enfin avec un reproche dans la voix. voulez-vous que je m'en aille?"⁵⁶

Toutefois, quelque temps après, tout change. Angèle qui domine toujours Guéret devient la proie de cet amoureux fanatique. Une nuit, à force de penser à sa fille bien aimée, sous le poids de sa tristesse, Guéret court chez Mme Londe. En arrivant, il essaie de grimper la fenêtre d'une chambre qui, croit-il, appartient à la jeune fille. Presque mort de vertige, le fou amoureux, les ongles sanglants, reprend son souffle en se reposant sur le lit d'Angèle qu'il ne voit pas. Par contre, Mme Londe qui a entendu le bruit est entrée appelant Angèle. N'ayant pas de réponse et redoutant le silence, elle crie au secours. Guéret n'a plus qu'à sauter par la fenêtre et à se sauver à toutes jambes. Le lendemain, lorsque Guéret rencontre Angèle, il lui demande où elle a passé la nuit. Dévoré de jalousie et ne voulant pas croire à la réponse de la jeune fille qui a déclaré qu'on lui avait prêté une chambre à la blanchisserie, l'homme lui saisit le bras

⁵⁶Green, *Léviathan*, pp. 81-82.

dans un geste convulsif en la menaçant et en la forçant à le suivre. La jeune fille qui craint le danger, ne veut pas lui obéir. Elle se débat et le supplie de la lâcher. Mais à présent, c'est Angèle qui supplie Guéret, un homme qui devient supérieur dans une telle situation. C'est ce faible et amoureux qui, donne maintenant des ordres si bien qu'Angèle, prise de panique, crie au secours. Guéret entre dans une fureur extrême tel un monstre menaçant et ne peut plus se maîtriser. Il lui donne des coups, des gifles avant que cela ne se transforme finalement en crime :

"Assez!" ordonna-t-il, penché sur elle.

Mais elle ne pouvait plus se contenir : son coeur battait trop vite ; sa gorge malgré elle livrait passage à un appel terrible, un hurlement d'animal pris au piège et qui ne connaît plus de ressource que dans ses cris de douleur et de désespoir. Le spectacle de cet effroi mit Guéret hors de lui. Il la gifla d'abord et, lâchant son poignet, il lui prit la tête dans les mains et la heurta plusieurs fois sur le sol.⁵⁷

Après avoir attaqué Angèle et assassiné un

⁵⁷Green, *Léviathan*, p. 132.

M. Sarcenas dans une rue, Guéret doit vivre caché pendant une certaine période. Il passe ses nuits à rôder dans les rues de la ville. Malheureusement, à la fin de l'histoire, l'agresseur est piégé par Mme Grosgeorge. Cette dame étrange qui désespère de sa vie se moque de la société et se plaît bizarrement à faire des promenades nocturnes. Ne pouvant pas dormir, elle passe son temps à errer dans les alentours de Lorges, ainsi que dans la zone de la ville où l'on découvre le corps de M. Sarcenas. Une nuit, par hasard, l'agresseur est repéré par la dame. Elle s'enhardie jusqu'à l'appeler. Craignant d'être reconnu, celui-ci se sauve en courant. Elle lui crie qu'elle ne lui veut pas de mal et qu'elle veut l'aider en lui fixant un rendez-vous au même endroit. Comme il a peur d'être trahi par cette dame, Guéret va le lendemain au rendez-vous mais sans se montrer ; il attend. Lorsque Mme Grosgeorge perd patience et retourne chez elle, Guéret la suit. L'histoire se termine quand celui-ci est enfermé dans une chambre chez les Grosgeorge. Guéret qui est considéré comme un monstre par la ville est finalement trahi par une dame qui lui a promis de lui prêter une somme d'argent. Ce "monstre" est menacé par une dame ordinaire, par une dame qui sait tromper un satan, une dame qui sait faire supplier une bête féroce comme Guéret qui se jette à ses pieds. Voilà qu'un agresseur comme Guéret qui a blessé une fille, tué un homme innocent redevient,

sous la menace, la victime d'une femme ordinaire :

- Vous ne savez pas que je risque ma tête, si je suis pris.

Elle ne répondit pas. Il se jeta à ses pieds :

- Je vous en supplie, madame. Pensez aux remords que vous aurez plus tard, si jamais je suis condamné à mort. Vous ne voulez pas m'envoyer à l'échafaud.⁵⁸

On peut se demander à ce propos pourquoi Mme Grosgeorge passe de la menace à l'acte. D'après nous, il y a d'étranges raisons qui amènent l'événement. Sur le plan social, Guéret et Mme Grosgeorge sont liés par des rapports d'employé à patronne. Pourtant, cette dernière est ce qu'on appelle une solitaire et une étrange personne. Elle cherche à se réjouir de ce que les autres ne font. Par exemple : elle se contente d'apprendre qu'il y a des crimes dans son village.

(. . .), le visage de la voix de son mari lui annonçant la découverte des crimes, puis la joie qu'elle dû cacher (. . .)⁵⁹

⁵⁸ Green, *Léviathan*, p. 292.

⁵⁹ Ibid., pp. 179-180.

Elle a le courage de sortir la nuit pour rôder à l'endroit où a eu lieu le crime. "Il lui plaisait par exemple, d'errer dans la partie de la ville où l'on avait découvert le corps de M. Sarcenas."⁶⁰ On dirait que cette dame est une misanthrope qui se réjouit de l'amertume sociale et qui est excitée à l'idée de violer les règles que construisent l'éducation et les scrupules qui ont fait sa vie :

Pourtant, quelque chose en elle éprouvait son plaisir, le souvenir d'une éducation austère où les bonnes oeuvres et la lecture de livres avaient joué leur rôle. "Que je suis mauvaise!" pensait-elle avec un sourire involontaire ; (. . .)⁶¹

En outre, Mme Grosgeorge fait d'ailleurs durer le plaisir pour se soulager de l'amour fou qu'elle a pour Guéret et de la jalousie que lui fait éprouver Angèle. "Je suis amoureuse de cet homme, et il en aime une autre que moi."⁶² Le plaisir va alors consister à jouer au chat et à la souris avec Guéret. Auparavant, Mme Grosgeorge était supérieure à Guéret sur le plan social;

⁶⁰Green, *Léviathan*, pp. 179-180.

⁶¹Ibid.

⁶²Ibid., p. 277.

elle deviendra pourtant, à la fin, l'esclave de cet homme moralement faible.

Jusqu'ici, nous avons abordé toute les formes de menace dans le roman *Léviathan*. Les deux romans qui nous restent à examiner, *Minuit* et *Adrienne Mesurat* ont également surgéré ce thème. Mais nous apercevons alors une figure de menace plus brillante apparaître. Il s'agit du chantage.

Dans *Minuit*, la menace prend justement une forme de chantage. Lorsqu'Elisabeth court après M. Lerat, elle devient sa fille adoptive pendant des années. Elle se transforme en une jeune fille et M. Lerat se décide à envoyer des nouvelles de cette fille à sa famille par scrupule. Après avoir reçu une lettre de M. Lerat, l'une des tantes, Marie Ladouet, court chez ce gentil vieillard sous prétexte que le seigneur du château de Fontfroide, l'amant de la mère d'Elisabeth, souhaite maintenant l'adopter chez lui. Au refus des Lerat, la visiteuse insolente et hypocrite s'efforce, de manière menaçante, de donner des preuves sur le fait qu'Elisabeth aura une bonne éducation à Fontfroide et que cela fera des économies à M. Lerat. Elle menace encore en parlant de kidnaper la fille si les Lerat ne sont pas d'accord pour lui rendre Elisabeth. La menace de Marie Ladouet conduit M. Lerat à lui verser une somme d'argent dans

l'espoir de ne plus la revoir.

Pour voir partir Marie Ladouet, M.Lerat eût consenti un petit sacrifice d'argent, (. . .) La loi, les convenances, le proviseur et Mme Lerat avaient exigé cette mesure ; autrement, disait-on, la chose équivaldrait à un rapt. Un rapt! Avait-il l'air d'un homme capable d'une telle offense?⁶³

On peut constater que M. Lerat est le seul personnage correct de Green. Il est doux, candide et ne cherche pas à menacer les autres. Les autres personnages y compris les personnages féminins comme Marie Ladouet, savent menacer. Et sous les menaces de cette dame, M. Lerat paie. Mais comme si cela ne suffisait pas, il aura une crise cardiaque, suite au chantage sans fin de sa visiteuse.

Le chantage apparaît aussi dans **Adrienne Mesurat** mais sous forme de tromperie. Lorsqu'Adrienne lâche la bride en tuant son père, elle croit d'abord qu'une grande liberté s'offre à elle, mais sa solitude s'aggrave. A cause de cette solitude, elle se met à fréquenter Mme Legras, une femme qui feint d'être douce, mais qui en

⁶³Green, *Minuit*, p. 127.

fait est maligne, calculatrice et ingrate. Au lieu d' avoir pitié d'Adrienne, cette femme ignoble cherchera à la dépouiller. La tromperie est possible car le bourreau, Mme Legras, est une femme habile qui connaît le monde mieux qu' une jeune fille innocente de dix-huit ans comme Adrienne. De l' autre côté, Adrienne, se présente comme un agneau attiré par la douceur hypocrite d' une femme rusée. Cette dernière va jusqu' à expliquer à la fille qu' il lui faut une somme d' argent pour résoudre ses problèmes financiers. La jeune fille décide premièrement de la lui prêter. Il faut le souvenir de ce que son père lui a dit à propos de l' argent qu' elle avait prêté à sa soeur : "Tu ne le recevras jamais."⁶⁴ , pour qu' elle refuse enfin la demande de Mme Legras. Cette femme fourbe sait faire miroîter mille raisons pour faire croire à la jeune fille que la somme sera rendue dans le courant de la semaine. Prise de malaise et de trouble mental, Adrienne ne paraît pas voir le geste du traître en train de prendre son trésor dans la boîte d' olive. Adrienne se tient immobile avec les yeux hagards d' une personne inconsciente. La nature malicieuse de Mme Legras et son savoir faire dans la menace se révèle dans l' épisode suivant :

⁶⁴Green, *Adrienne Mesurat*, p. 306.

Elle appela : "Adrienne!" mais n'obtient pas de réponse. Brusquement elle saisit dans la boîte d'olivier les rouleaux de pièce d'or qui restaient et les enfouit dans son sac. Ses yeux brillaient. Elle reposa sans bruit la boîte vide sur la table et, se rapprochant de la jeune fille, elle se tint un instant près d'elle. Depuis quelques secondes, son regard s'était attaché à la chaîne d'or qui retenait la montre posée dans la ceinture d'Adrienne. Elle mit légèrement la main sur l'épaule de la jeune fille sans qu'Adrienne parût se douter de ce contact.⁶⁵

Cette scène révèle clairement les méthodes malsaines de Mme Legras.

On peut d'autre part conclure plus généralement ici que les rapports qu'établissent les personnages greeniens sont fondés toujours sur la cruauté. Il paraît alors que les personnages s'affrontent constamment. Chaque personnage attend son tour pour se venger. Voilà pourquoi il y a seulement de la sécheresse et un malaise dans la vie de tous ces personnages.

⁶⁵ Green, *Adrienne Mesurat*, p. 309.